

Sentir l'impuissance

Deux banquettes face à face, le couloir entre elles. Je suis assise sur l'une. Sur l'autre, une mère et sa fille, d'environ sept ans. Deux carrés à côté de chacune des banquettes. De mon côté : deux femmes. De l'autre côté : une mère et sa fille, d'environ cinq ans.

Entre la banquette face à moi et le carré à côté, un support en fer pour poser les bagages. La petite fille d'environ sept ans s'assoit sur ce support, à cheval entre les barres de fer. La mère la regarde en souriant, ne lui dit pas de s'asseoir correctement. Je regarde la scène et apprécie la sérénité de cette mère face à son enfant qui enfreint les règles socialement admises.

La petite fille d'environ cinq ans demande à sa mère si elle peut rejoindre l'autre petite fille. C'est d'accord. Les deux enfants sont maintenant à cheval sur les barres de fer, dessus-dessous-entre, du jeu se tisse. La seconde mère surveille sa fille et intervient souvent, ne fais pas comme ça, obéis-moi, tu m'écoutes ? L'enfant peu à peu provoque, fait ce que sa mère lui dit de ne pas faire mais que l'autre enfant fait sans que sa mère ne lui dise rien. Le ton de voix se durcit : «si tu n'arrêtes pas, tu vas voir !» «reviens ici maintenant, tu n'es pas sage !» La petite fille grogne et finit par obéir, laisse son aire de jeu et revient s'asseoir près de sa mère, penaude.

L'ambiance qui s'était peu à peu appesantie est maintenant tendue comme un drap sec. L'autre mère s'est figée dans une attitude d'indifférence, le regard définitivement dirigé vers le paysage défilant, venant parfois se poser tendrement sur son enfant, continuant ainsi à lui donner son accord. Cette dernière continue de jouer sans sourire, parlant à sa peluche-marionnette, fouillant dans son sac, dessus-dessous-entre, scénarios solitaires et regard en alerte. Les deux autres femmes discutent à voix basse, la fausse désinvolture dans leur voix trahit leur tension. Moi, sur ma banquette, cherchant l'attitude à avoir, me tortille sur mon siège, regarde le paysage mais ne vois rien, ouvre un livre mais ne lis rien, le range, ouvre mon sac, le referme, que faire, comment être.

Entre la mère et son enfant, la violence s'amplifie. Quelle guêpe l'a donc piquée ? Rien de ce que fait ou dit sa fille ne lui convient. C'est une longue litanie de plaintes, de menaces, de dénigrement, entrecoupés de silences lourds de tout ce qui vient d'être dit et de la crainte de ce qui va être dit. La

petite fille geint, se défend faiblement, ne fait de toutes façons rien qui ne soit repris. «Je vais appeler ton père, tu vas voir», « si tu continues c'est la gifle», «ne me parle pas comme ça !», «regarde la petite fille, elle est sage, elle», «tu vois, tu as réveillé la dame !» («non, je réponds, ça va, je ne dormais pas» — je tentais juste une fuite par la fermeture des yeux, qui n'a pas marché elle non plus).

Je suis lâche de ne pas intervenir. Je devrais intervenir. Mais je finis par voir que cette pensée-là aussi est une fuite : imaginer une possible résolution si seulement je faisais ce que je devrais faire. Cela pourrait donc être autrement, c'est juste moi qui ne fais pas ce que je dois faire. Illusion rassurante d'une potentielle puissance. Sauf qu'en vrai, les interventions que j'imagine sont toutes foireuses, car elles risquent de mettre publiquement en défaut cette mère qui fait ce qu'elle peut, et de provoquer des représailles ultérieures pour l'enfant. En vrai, je ne sais pas quoi faire dont je puisse envisager une répercussion positive, au-delà de «faire quelque chose pour faire quelque chose», c'est-à-dire pour résoudre ma tension, et après moi le déluge. En vrai, je n'envisage rien de véritablement intelligent. La situation est ce qu'elle est. Insupportable. Et nous la supportons, parce que nous ne savons pas quoi faire pour la modifier.

Après avoir tenté une ultime fuite — imaginer que je me plains à une amie de «l'imbécilité des mères», de «la domination adulte sur les enfants», de «l'inertie des gens» —, je décide de cesser de m'agiter intérieurement et d'habiter la situation. Je m'assois posément sur la banquette, puis laisse faire mon corps et mes émotions. Cela donne que mon regard se fixe obstinément sur mes jambes, pendant que mes doigts tirent consciencieusement les fils du foulard qui entoure mes hanches. Je les pose un à un sur la cuisse, bien parallèles, les lissant d'un geste obsessionnel. Un fil, deux fils, trois fils, bien alignés, bien parallèles. «Tu ne comprends vraiment rien !» Un fil l'un sur l'autre, bien parallèles aux deux autres. «Tu es méchante». Les trois fils l'un sur l'autre, bien superposés, on dirait qu'ils ne font qu'un. «Tu vas voir quand on sortira du train !», «mmmmmmhhh» , «ne réponds pas !». Un quatrième fil, bien parallèle aux trois autres, séparer tous les fils, les aligner bien parallèles sur ma cuisse, les lisser, les faire bien droits, bien droits. Mon regard ne se lève plus, puisque j'ai déjà vu : la mère en face ne va rien faire, les deux femmes derrière moi non plus, la petite fille tente des histoires avec son

doudou, mais ne peut rien de plus. Impuissance. Mon cœur bat, je suis au bord de quelque chose, de l'action à faire mais qui n'est pas là. Mon regard est sérieux, très sérieux, soucieux, et en alerte ; tiens, c'est ce même regard que j'ai vu tout à l'heure chez la petite fille d'environ sept ans, qui elle non plus déjà ne cherchait plus notre regard. Je ne suis pas d'accord, avec tout mon être je ne suis pas d'accord et je ne sais pas quoi faire. Je sens cela, je ne fais plus que ça : sentir cela. Sentir l'impuissance.

Les fils s'épuisent, le regard va ailleurs. Dehors, le paysage, si beau entre Avignon et Marseille en ce début de soirée printanière, est sans saveur à cet instant. Je ne vois rien mais mon regard reste là. Et soudain quelque chose apparaît : un début d'arc-en-ciel. En un instant une idée me traverse : leur dire, aux petites filles, qu'il y a un arc-en-ciel, leur dire de venir voir ! Mais c'est un tout petit début d'arc-en-ciel, ce n'est pas assez pour faire un événement. Je prie, je supplie le ciel de faire un bel arc-en-ciel, un vrai, digne du déplacement. Mon regard à présent scrute le ciel intensément, et tout à coup je le vois enfin : un arc-en-ciel qui part de la terre, s'arrondit dans le ciel et disparaît dans le train. Sans réfléchir une seconde, je me tourne vers les deux petites filles : «Il y a un arc-en-ciel !», comme si c'était la nouvelle du siècle. La petite fille d'environ sept ans se dépêtre de ses barres de fer et accourt. Afin de désamorcer d'emblée toute tension, je demande très vite à la mère de l'autre petite fille, qui déjà vient vers nous, si son enfant peut nous rejoindre. Les deux petites filles grimpent sur ma banquette, et nous regardons dehors, mais déjà l'arc-en-ciel disparaît...

Peu importe, les deux petites filles sont là, avec moi, la situation a bougé, la tension s'est relâchée, même si mon cœur bat très vite et que je suis essoufflée, je sais maintenant que la suite dépend réellement de comment je vais la tisser. Je ne suis pas seule, les deux petites filles entendent bien tisser avec moi. Nous nous regardons, nous sourions, nous disons des mots, comment on s'appelle, c'est beau les arcs-en-ciel mais ça disparaît vite quel dommage ça serait bien qu'il revienne. La petite fille dont j'apprends maintenant qu'elle a vraiment sept ans et qu'elle s'appelle Thalia va fouiller dans son sac et en ressort un cahier et des crayons de couleur, les ramène sur notre banquette, l'ouvre et commence à dessiner un arc-en-ciel. «Ça a combien de couleurs un arc-en-ciel ?» «Oh zut j'ai pas toutes les couleurs qu'il faut, on met quoi à la place ?» Thalia s'occupe bien de nous. Nous la suivons,

ravies de cette douceur qui se déploie enfin. Mots, regards, petits rires doux, nous nous réparons doucement. La petite fille dont je sais maintenant qu'elle a vraiment cinq ans et qu'elle s'appelle Mélia, est plutôt silencieuse, mais présente, intéressée. «Oh ça se ressemble, Thalia et Mélia !» Son corps se rapproche du mien, ses pieds viennent heurter en rythme mes cuisses, «Attention à la dame avec tes pieds !», «Non non ça va, elle ne me fait pas mal». Il y a toujours cette tension prête à se réactiver, qui se rappelle à nous, mais nous la dominons à présent par notre création collective de joie, la place que nous avons prise ensemble.

La mer soudain apparaît. «Mélia, regarde, c'est la mer !» Je me retourne vivement, c'est la première fois que je l'entends dire quelque chose de gentil, une intention de partage, une joie, et je croise alors un regard rieur, le seul que j'ai croisé mais qui a existé. La mer. Nous la regardons, les bateaux, les maisons du bord de mer, les oiseaux... Puis nous revenons au dessin, maintenant je vais dessiner un paysage, je vais faire la terre, de quelle couleur est la terre ? Noire, mais non la terre n'est pas noire, ah si des fois la terre est noire, elle peut être marron, noire, rouge... rouge ?! Oui, je connais une région où la terre est rouge. De surprises en couleurs, nous arrivons à Marseille.

2011

(paru en 2018 dans le n°10 de la revue [Timult](#) accompagné de perspectives dans lesquelles à la réflexion je ne me reconnais pas vraiment)